

— Mon vieux ami, lui dit-il, les gens qui aiment sont égoïstes, partant, oublieux. Si je t'avais laissé rue Meslay, nous aurions passé la soirée chez mademoiselle de Balder, et les heures se fussent écoulées si vite, que nous eussions, comme hier, entendu sonner minuit. Or, quand il faut être au bois de Boulogne à sept heures du matin le lendemain, afin d'y défendre sa vie, une nuit de sommeil est nécessaire.

— Bah ! monsieur Armand, répondit Bastien, cela me connaît, ça. De mon temps, dans la vieille garde, on se battait tous les matins, ce qui n'empêchait pas de joyeusement souper vers minuit, chaque soir, lorsque les eaux n'étaient pas trop basses.

— Mais il y a trente ans de cela ?

— Peut-être bien trente-cinq, même,

— Tu étais un jeune homme, alors.

— Bon ! je suis solide encore, allez.

Armand accouta la tête et dit avec mélancoie :

— Tirais-tu passablement l'épée ?

— Pas trop, pour dire vrai. Du temps de l'empereur, voyez-vous, on se battait tous les jours sur le champ de bataille, et on n'avait pas le temps d'aller à la salle d'armes, mais quand on tient son épée avec son cœur...

— Turare ! murmura Armand tout pensif.

Et il ajouta presque mentalement :

— Les Anglais, on général, se battent peu, ils exècrent, ils méprisent le duel ; mais ceux qui font exception à cette règle, et toute exception devient une originalité, doivent professer pour lui un culte excentrique, précisément parce que leurs compatriotes n'en font aucun cas et l'abhorrent. Et cela doit être ainsi chez ce sir Williams, puisqu'il veut absolument aller sur le terrain pour une semblable misère.

— Eh bien, dit Bastien, qui avait surpris l'aparté de M. de Kergaz, puisqu'il le veut absolument, je tâcherai de lui donner une leçon.

Armand conduisit Bastien au second étage de l'hôtel, où il avait disposé une vaste pièce en salle d'armes, car il aimait passionnément l'exercice jadis, et il y prit des fleurets et des masques, disant au vieux soldat :

— Refais-toi un peu la main, c'est toujours une bonne précaution à prendre.

Le comte et son vieux ami s'entretenaient à peu près une heure.

— La méthode est bonne, dit enfin le premier, le poignet est ferme et assez léger, mais le jarret manque de souplesse. Il faudra tuer ton homme à la première passe, ou toi-même tu es un homme mort.

— On tâchera, répondit tranquillement Bastien, qui dîna d'un excellent appétit, se coucha avec le calme d'un vieux brave devant lequel la mort a toujours reculé, et dormit d'une seule traite jusqu'au matin.

Armand, qui avait passé la nuit sur un canapé, s'éveilla à six heures, et lui dit :

— Allons ! il y a une grande heure d'ici au Bois, et il nous faut cependant arriver les premiers. La France ne peut pas être en retard.

Bastien s'habilla lestement, mais il mit à sa toilette ce soin minutieux des officiers d'autrefois, qui se faisaient poudrer et demandaient leur habit de gala pour monter à l'assaut.

Il se mit un gilet de piqué blanc sur une fine chemise de batiste qu'attachait une grosse épingle en diamant, souvenir de l'infortunée mère d'Armand.

Il boutonna pardessus son gilet une redingote bleue, à la boutonnière de laquelle brillait sa rosette ; puis il chaussa des bottes vernies et un pantalon de casimir noir un peu large et à la hussarde, ce qui acheva de lui donner une tournure militaire.

Armand était entièrement vêtu de noir, et, comme Bastien, il portait sa décoration.

Le roi Louis-Philippe avait daigné décorer le sculpteur Armand, prix de Rome, et le comte de Kergaz était loin de renier l'artiste.

Une paire d'épées de combat, rapportées d'Italie et dont la trempe était merveilleuse, furent placées dans le caisson de la voiture, et l'on partit. L'équipage du comte de Kergaz monta l'avenue des Champs-Élysées au grand trot sans rencontrer aucune autre voiture, tant à cette heure matinale le plus élégant quartier de Paris est désert ; mais, à la barrière, il fut rejoint par une américaine attelée d'un seul cheval et qu'un jeune homme conduisait.

— Voilà sir Williams, dit Bastien en montrant le jeune homme à côté de qui était assis Ralph O..., tandis qu'Arthur G... était placé sur le siège de derrière.

Armand regarda avec curiosité cet homme que Bastien avait pris pour Andrea, et, à son tour, il tressaillit et dit vivement :

— Es-tu bien certain que ce ne soit pas lui ?

— Oh ! certes, oui, dit Bastien, j'en ai la conviction. Mais cette ressemblance est étrange.

Le baronnet et ses témoins saluèrent Armand et Bastien ; puis, en gens bien élevés, il rangèrent le tilbury côte à côte de la calèche, ne voulant point dépasser leurs adversaires, ni cependant rester en arrière. Les deux équipages descendirent donc de front l'avenue de Neuilly et arrivèrent à la porte Maillot, où un cavalier les attendait au travers de la route.

Ce cavalier était un chef d'escadron d'un régiment de husards alors caserné au quai d'Orsay, que M. de Kergaz connaissait beaucoup et qu'il avait prié la veille, par un mot, de vouloir bien assister Bastien en qualité de second témoin.

Le chef d'escadron mit pied à terre, Armand et sir Williams descendirent de voiture, et les six personnages se dirigèrent à pieds vers le Bois, dans lequel ils trouvèrent, à cent mètres du pavillon d'Armenonville, un fourré convenable pour la rencontre. Le terrain était bon, dépourvu d'herbe et couvert d'un sable fin.

Tandis que sir Williams et Bastien, après s'être salués de nouveau, demeuraient à distance, Ralph O... et le chef d'escadron réglaient les conditions sommaires du combat ; et M. de Kergaz, qui attachait toujours sur sir Williams un regard scrutateur, disait à Arthur G..., son second témoin :

— Nous sommes, monsieur, à un moment assez grave pour qu'on puisse causer librement, loyalement et mettre de côté toute intention personnelle et blessante.

— Je suis de votre avis, monsieur.

— Voulez-vous me permettre une question ?

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— Connaissez-vous sir Williams depuis longtemps ?

— Depuis deux mois seulement.

— Êtes-vous bien persuadé qu'il soit réellement baronnet et d'origine irlandaise ?

— J'ai vu ses titres de famille, monsieur.

— C'est étrange ! murmura Armand, je jurerais que c'est mon frère...

— Monsieur, répondit Arthur G..., vous sentez bien cependant que, cela fût-il, je n'ai pas le droit, moi qui ai vu des papiers, des titres, des lettres de recommandation au nom de sir Williams, baronnet et gentilhomme d'Irlande, d'admettre son identité avec le vicomte Andrea votre frère. D'ailleurs, il serait trop tard.

— Aussi, monsieur, fit observer froidement Armand, est-ce à titre de simple renseignement que je vous ai fait cette question.

Les deux jeunes gens se saluèrent, témoignant ainsi que l'entretien se terminerait d'un commun accord, et ils s'approchèrent du Ralph O... et du chef d'escadron.

— Le motif de la rencontre est léger, disait ce dernier ; ensuite, il y a entre les deux adversaires une énorme disproportion d'âge ; ceci me paraît être plus que suffisant pour ne point donner à cette affaire un caractère trop sérieux.

— C'est mon avis, monsieur, répondit Ralph O...